

A N J A N A A P P A C H A N A

L'ANNÉE
DES SECRETS

Roman

*Traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

Titre original : *Listening Now*.

© Anjana Appachana.

© Zulma, 2013, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *l'Année des secrets*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Premier récit

À cette époque enfouie et lointaine, vivaient sous notre toit ma mère, constamment affligée, sa sœur, vive et enjouée, et mon père, absent, à qui donnait corps le terrible silence de ma mère. Notre maison était un puits rempli de cette absence et de ce silence, et c'est dans ces eaux-là que mon histoire commença.

Autrefois, il y a bien longtemps, ma mère inondait ceux qu'elle aimait de sa joie et de sa lumière. Mais moi, que son amour consumait tant, je n'en connaissais ni la joie ni la lumière. Ma mère me taisait son histoire. Et, ce faisant, taisait aussi la mienne.

À cette époque lointaine et irréelle, un magicien entra dans ma vie. Il me donna ce que ma mère ne savait pas me donner : une tendre et lumineuse histoire. Mon magicien était-il, de même que la licorne, cette créature insaisissable et merveilleuse, né de ma propre attente ? Mon amie Prabha nourrissait la même croyance. Et nous n'en avons rien révélé jusqu'à nos douze ans, l'année où mon enfance prit fin, l'année où les secrets commencèrent à se rebeller.

Un jour, quand j'avais cinq ans, ma mère me dit en rentrant d'une représentation de cirque que les clowns n'étaient pas des gens heureux. Que derrière leurs sourires peints, se trouvent souvent des hommes très tristes. Je ne la

crus pas. Sa sœur, ma Shantamama, qui était venue avec nous, fut choquée de la remarque de ma mère. Comment peux-tu dire une chose pareille à une enfant ? protesta-t-elle. Mais les mots de ma mère me sont restés en mémoire. Ils ont forgé la façon dont je me représente aujourd'hui mon magicien. Car aujourd'hui je sais de quelle manière une belle histoire peut prendre racine dans un cœur pétrifié et ravagé de chagrin.

Magie et chagrin. Je les connaissais bien. Dans le ventre de ma mère, alors que je flottais et me déployais, je me nourrissais à leur source. En même temps qu'elle me portait, ma mère abritait des histoires tourbillonnant de leur enchantement, imprégnées de leurs mystères. Plus tard, je les ai reconnus, magie et chagrin, dans les histoires que je lisais, et dans celles que j'imaginai.

Puis, le torrent jaillit. Dans la brûlure impitoyable d'une révélation suivie d'une deuxième puis d'une troisième les unes à la suite des autres, la magie se dessécha pour ne laisser que des cendres.

Autrefois, à cette époque irréelle et bruissante d'échos, ces eaux profondes palpitaient de magie et de chagrin.

Mallika

À cinq ans déjà, grâce à tous les films et récits mythologiques, je savais que Dieu était un être capricieux, caractériel, enclin à des débordements tapageurs et incontrôlés mais curieusement silencieux face aux questions les plus passionnées de ceux qui Le sollicitaient, prompt à se mettre en colère et aussi vite adouci, pas toujours sensible à la flatterie ni à l'obéissance quoique exigeant les deux, versatile dans Son choix d'exaucer ou pas les prières, souvent rancunier et susceptible, toujours prêt à gémir, à récriminer, perpétuellement occupé et accaparé par les fardeaux du monde, généralement excédé de s'occuper d'à peu près tout un chacun, raison pour laquelle la plupart du temps Il n'écoutait pas les prières des gens, mais sachant tout faire s'Il le voulait vraiment, riche qu'Il est d'un fond inépuisable d'amour. Qu'au nom de l'amour, Il décide de faire ce qu'on souhaitait qu'Il fasse, ou pas, était une tout autre affaire, bien entendu.

Et dans Sa grande perfidie, Il fit mes deux mères à Son image.

Dans un accès de générosité, ou peut-être simplement de culpabilité (car mon père était mort), Dieu m'avait octroyé deux mères. Ma était celle qui m'avait portée, et sa sœur Shantamama, qui venait deux ou trois fois par an passer

quelque temps avec nous, celle qui avait tout fait sauf me donner le jour.

L'amour que Shantamama me vouait était incommensurable, m'avait-elle dit un jour. Ce qui signifiait que je primais sur tout, c'était aussi simple que ça. Alors qu'il n'y avait rien de simple dans l'amour que me portait Ma. Immense, étouffant, passionné, il était toutefois moins entier que son autre amour – celui dont elle ne parlait jamais. Oui, c'était un amour commensurable que me portait ma mère affligée.

Pourtant, avec quelle ardeur brûlaient le Commensurable et l'Incommensurable ! Quelle puissance avaient ces deux amours ! Sans relâche, mes deux mères passaient au peigne fin mes secrets, et ils finissaient par surgir, impitoyablement traqués. Dans ce cocon maternel, le moindre de mes mouvements et humeurs se répercutait chez mes deux mères, les déchirait. Si je reniflais, Ma devenait toute pâle, si je toussais, les yeux de Shantamama s'agrandissaient de frayeur. Ne fais pas ci, ne fais pas ça, ne parle pas aux inconnus, ne monte pas sur la terrasse chez Mahima, ne, ni, non et non. Un jour que je m'étais levée de bonne heure pour aller aux toilettes, j'entendis la voix de Ma crier : Mallikaaaa. Je regagnai ma chambre et trouvai Ma figée devant mon lit déserté. Elle se jeta sur moi et me serra contre elle.

Dieu était si affligé de me voir sans père qu'en plus de m'octroyer deux mères, Il les gratifia l'une et l'autre du don affreux de communiquer par télépathie avec Lui non seulement pour savoir ce que je faisais hors de leur vue, mais, pire, lire dans mes pensées.

— Ne commence pas à dire que tu as mal au cœur, prévient Shantamama en me voyant lorgner les courges amères du déjeuner.

— Et ne viens pas dire non plus qu'il faut que je t'aide à manger, ajoute Ma, les yeux plus cernés que jamais.

Secouée de sanglots, j'attrape sur la table le couteau à fruits.

— Ne m'aide pas. Non. Laisse-moi mourir de faim, au moins là, tu pourras te réjouir. Tu ne seras plus jamais fatiguée. Tiens (je tends le couteau à ma mère), plonge-le-moi en plein cœur et réjouis-toi.

— *Tchch*, fait Shantamama en me retirant doucement le couteau de la main.

Ma me prend dans ses bras, je m'effondre en larmes, ah l'odeur de son cou, la douceur de sa joue, que deviendrais-je si elle mourait ?

Shantamama entretenait avec Dieu des relations d'intimité, et de même qu'entre intimes, il s'y infiltrait presque une dépendance occasionnelle. Rien de tel chez Ma. Dieu n'était pas son ami. C'était quelqu'un qu'elle oubliait jusqu'à ce qu'Il lui rappelle, très expressément, Son existence. Quand je rentrais malade de l'école, mon *ayah*, la nourrice qui s'occupait de moi depuis que j'étais bébé, me fourrait au lit. Ma, censée revenir de l'université à quatre heures, se précipitait à la maison dès une heure, s'installait à mon chevet, une main tremblante sur mon front brûlant et, levant les yeux au ciel, murmurait tous Ses noms : Rama, Krishna, Anjaneya, Shiva, Ganapati... sans relâche.

Alors, convoqué par le pouvoir de son regard implorant, Dieu descendait, boudeur, jusqu'au plafond de la chambre. Je savais qu'un marché était en train de se conclure. Je savais que Ma Lui lançait des accusations éplorées, observait la culpabilité qui se lisait sur Son visage tandis qu'Il extirpait de moi la maladie et l'en gratifiait rageusement. Je guérissais et Ma s'alitait, prise de fièvre.

Shantamama aussi maniait Dieu à sa guise, mais sa méthode personnelle était bien différente. Dieu était son meilleur ami. Elle Lui parlait constamment. Elle Lui avait demandé une fille et Il l'avait gratifiée de ma personne par le truchement de sa sœur Padma. (De fait, les tout premiers

mois, Shantamama, qui avait aussi un nouveau-né, m'avait nourrie au sein aussi souvent que Ma.) Sa méthode consistait à plonger la statuette de Ganapati dans un seau d'eau. Tu vas rester là tant que tu n'auras pas guéri ma Mallika, lui disait-elle. Bien entendu, je guérissais, et Ganapati se voyait tiré de son pitoyable séjour et tendrement essuyé.

Et quand Dieu n'était pas capable de faire Son travail, Shantamama était bien obligée de le faire à Sa place. Elle se penchait sur moi, son poing fermé décrivant un cercle autour de mon visage, tournant et tournant dans un silence absolu, encore et encore. Au creux de sa paume, elle serrait un piment rouge séché, du sel, des graines de moutarde, des pelures d'ail et d'oignon, du tamarin, de la terre et un poil du balai. Elle tournait autour de mon visage, crachait dans sa paume, se penchait, cognait du poing par terre, puis quittait la chambre pour gagner la cuisine où elle jetait le tout au feu. Et je guérissais.

— Ma, raconte-moi une histoire triste.

Je lui retire son livre de la main. Dehors, la nuit se déploie ; sous le drap, la douceur de Ma m'enveloppe.

— Tu ne me laisses jamais lire. Oh, Mallika, Mallika, je ne peux pas vivre sans lire, gémit-elle.

— Mais, Ma, je m'écrie, indignée, hier tu as dit que tu ne pouvais pas vivre sans moi !

Je la connais : elle veut me raconter une brève histoire de son cru, pour en finir.

— Non, Ma. Pas une histoire gaie. (Mornes et vides, ses histoires gaies : sans rebondissements, ni larmes, ni soupirs, ni frayeurs.) Raconte-moi une histoire triste qui devient gaie à la fin.

Sa poitrine se soulève.

— Amma, Amma, j'ai envie de mourir, sanglote Ma.

On pleure toutes les deux. Je lui dépose un baiser sur

l'épaule, colle ma joue humide contre la sienne. Elle me prend dans ses bras. Pardon, pardon, m'étouffe de baisers. Pardon, me caresse les cheveux, le dos, les bras, mon visage enfoui dans son cou, respirant sa douce odeur. Rien de plus entier et sauvage que l'amour que Ma me dispense après s'être mise en colère contre moi.

Ma, me caressant doucement la tête.

Je connais le silence de ma mère. Pire que ses larmes. Je le connais mieux que personne. C'est le silence qui terrasse ma mère, le silence qui emprisonne mon père, le silence qui m'exclut totalement. Il porte en lui plus d'angoisse que toutes les larmes de Ma.

— Ne meurs pas, Ma. Promets-moi.

— Je ne mourrai pas, mon cœur. Je te le promets.

Les histoires fleurirent d'abord dans les livres que Ma et Shantamama me lisaient. Un linceul de silence recouvrait la seule que Ma ne racontait pas.

— Il était une fois une mère chèvre et ses sept chevreaux.
Un jour...

— Il était où, le papa chèvre ?

— Parti au travail. Un jour, la maman chèvre dit à ses chevreaux...

— Le soir, il revenait du travail, le papa chèvre ?

Shantamama entra et trouvait ma mère allongée, épuisée.

— Ma chérie ! C'est moi qui vais te la raconter, cette histoire. (Elle me prenait dans ses bras, posait la joue contre la mienne, et se mettait à lire :) Il était une fois une mère chèvre et ses sept chevreaux. Un jour...

— Il était où, le papa chèvre ?

— Oh, il... euh, un jour qu'il était allé chercher à manger dans la forêt pour ses sept petits, le méchant loup l'attrapa et le mangea. Ensuite, non content de ça, voilà que le méchant

loup veut aussi manger les sept petits.

Arrivait la fin de l'histoire, quand la maman chèvre ouvre le ventre du loup et en sort ses chevreaux.

Je fondais en larmes.

— Tout à coup, disait tendrement Ma, la maman chèvre entend une voix qui lui dit : Et moi alors, ma chérie ?

Je m'arrêtais de pleurer.

— Papa chèvre ! C'était le papa chèvre ! s'écriait Shantamama. La maman chèvre pousse un bêlement de joie et hop, voilà le papa chèvre qui sort et tous les chevreaux font des cabrioles autour de lui, transportés de joie. Alors la maman chèvre place deux gros cailloux dans le ventre du loup, recoud, et tous vivent heureux à tout jamais.

Quelle force chez les femmes, quelle vigueur ! Et en l'absence des pères, quelle profusion de mères, bienveillantes, ou malfaisantes ! Où étaient tous les pères pendant que les mères menaient leurs combats, protégeaient, secouraient, nourrissaient ? Pendant que toutes les marâtres complotaient, manigançaient ? Où étaient-ils ?

— Ma et Shantamama savent tout, dis-je à ma meilleure amie, Prabha.

— Maman aussi sait tout.

— Ma et Shantamama savent lire dans mes pensées.

— Il n'y a que Dieu qui sait faire ça.

— Elles Le connaissent. C'est Lui qui leur raconte.

— Comment ça ?

— Elles m'ont expliqué. Par les *raillons-ixe*.

Les *raillons-ixe*, dis-je à Prabha, sont ce tuyau invisible par lequel un Dieu jovial communique avec mes mères inquiètes. Je lui raconte la fois où, alors que j'étais dans la salle de bains, occupée à soigneusement arracher les croûtes qui ornaient mon genou, la voix de Ma s'est insinuée sous la porte : Arrête ça ! Et le jour où, alors que je tendais le bras

vers la fiole de khôl posée sur la coiffeuse de Ma, la voix de Shantamama s'est glissée jusqu'à moi depuis la pièce voisine : Non, non, non !

— Mais alors, demande Prabha, pourquoi est-ce que Dieu ne leur a pas raconté, pour le vendeur de papayes ?

L'homme en question nous avait fait signe alors que je jouais dans la rue avec mes trois amies, Prabha, Mahima et Gauri, derrière nos maisons. Nous étions allées le voir et comme il baissait le regard, nous l'avions imité et avons vu ce qu'il nous montrait. Terrorisées, nous étions rentrées en courant chez Mahima.

— C'était gros comme une papaye, dit Mahima.

— Il est anormal ce bonhomme, ajouta Prabha, c'est pour ça que c'était si gros.

— Mais pourquoi est-ce qu'il nous l'a fait voir ? demandai-je.

— Parce que c'est un fou, Mallika, expliqua Gauri, voilà pourquoi.

Dieu, un peu gêné, avait opportunément oublié de raconter cet incident à mes deux mères. Sinon, expliquai-je à Prabha, Shantamama L'aurait drôlement disputé.

Quant à mon père absent, je le connaissais aussi bien que les lignes de ma main et les volutes sur la pulpe de mes doigts. Car, peu de temps auparavant, pendant que Ma était à l'université, j'avais découvert sa photo au fond du coffre à saris, sous les plis d'un sari jaune que Ma n'avait jamais porté. Un noble visage aristocratique, avec un regard doux et un sourire songeur. Ils se tenaient côte à côte, Ma et lui, leurs épaules se frôlant à peine. Ma braquant vers l'objectif un regard emplis de tout ce qu'elle éprouvait pour cet homme. Elle était rayonnante. D'un éclat jailli non seulement de ses sentiments, mais de sa propre essence, et qui s'était quasiment éteint depuis.

L'amour de mes parents appartenait au monde raffiné de mes livres, mais sans le *pour toujours* ; il transparaisait dou- loureusement dans leur jeunesse et leur beauté, les yeux embués de ma mère, le tendre sourire de mon père. Au dos du cliché, la date était écrite à l'encre bleue fanée : 10 mars. L'année mentionnée permettait de calculer qu'elle se maria trois ans plus tard, et je vins au monde l'année suivante.

C'était terrible de connaître la raison indicible du chagrin de Ma, qui me refusait toute connaissance de mon père mort. Je savais que, la nuit, elle le pleurait, sans bruit, amè- rement. La nuit abritait les secrets et les lucioles. La nuit, les secrets tus le jour se déversaient dans l'obscurité de la chambre de Ma, s'en évadant comme de la fumée sous la porte. La nuit, j'entendais sa chère voix claire prendre des inflexions pâteuses et inconnues tandis qu'elle s'agitait, en proie à un cauchemar aussi familier que redouté. Et dans le chagrin de Ma, je décelais ce que je recherchais. Mais ce qui aurait dû être tendre et suave avait un goût âcre.

Le poids de tout ce que taisait Ma à propos de mon père avait apposé une empreinte définitive sur nos vies. La nature de son absence donnait forme à sa présence chez nous, une forme qui habitait nos existences depuis le tout début, qui enveloppait Ma et la consumait. Si elle avait jadis été une femme rayonnante, je ne l'avais jamais connue ainsi. Mais grâce à la photo, je savais que cet éclat avait existé, et j'en saisissais les vestiges diffus.

Où donc étaient tous les pères, dans les histoires que me racontaient mes deux mères ? Sita donne naissance à Lava et Kusha en l'absence (qui n'a rien de fortuit) de Rama, et les élève seule. Kunti met au monde Karna, fils du Dieu Soleil qui l'a fécondée avant de disparaître bien vite, à la manière des dieux et des hommes. Shakuntala, seule avec un enfant, abandonnée par Dushyanta. Ma me racontant d'une voix mal assurée ces histoires où les femmes ont son visage, le

visage de Ma, Raiponce à la natte de jais, mon père incarnant l'insaisissable prince indien.

Ma grand-mère – la mère de Ma et de Shantamama – m'écrivait régulièrement. *Sais-tu petite, écrivait-elle dans la première lettre qu'elle m'adressa, que lorsqu'on désire très fort une chose, il arrive qu'elle se réalise vraiment ?*

Coup de sonnette à la porte. Ça allait se réaliser, maintenant, ça allait se réaliser.

Ma ouvrant la porte. Papa debout sur le seuil, le regard meurtri, le visage émacié par le chagrin, la voix rauque de souffrance. Padma, je suis revenu auprès de toi. Papa la rattrapant juste avant qu'elle tombe évanouie, et contemplant son visage adoré. Un bruit : il lève les yeux. Là, devant lui, son enfant. Il ouvre son bras resté libre, je m'y jette. Son visage trempé de larmes contre ma joue.

Hélas, quand la sonnette retentissait, c'était soit tante Anou – la mère de Prabha –, soit tante Madhou – celle de Mahima –, dont les maisons encadraient la nôtre et qui étaient les meilleures amies de Ma. Les mêmes histoires ponctuées de petites exclamations de connivence et de commisération rythmaient alors l'atmosphère de la maison. Tante Madhou, replète, au teint clair, pleine d'énergie, ingurgitait et dégorgeait les potins avec un appétit féroce. J'en saisisais d'alléchantes bouffées quand elle racontait les faits et gestes du quartier. Tante Anou, menue, à la peau brune, ne tenait pas des propos aussi intéressants, mais Ma l'écoutait avec la même avidité. Bon allez, disait-elle, je parle avec vous ensuite j'y retourne et je ne ferai plus qu'écouter – tante Anou riait, faisant allusion à sa belle-mère qui vivait chez elle.

Tante Anou, qui chantait comme un ange, ne pouvait même plus le faire à cause de sa belle-mère. Un jour qu'elle chantait pour Prabha et moi, la vieille avait ouvert la porte.

Si tu dois faire du bruit, aie la bonté d'attendre que je sois réveillée, dit-elle. Prabha s'écria : Mais grand-mère, tu ne dors jamais à cette heure. Alors la vieille dit à tante Anou : Belle éducation que tu as donnée à ta fille, ma bru, belle éducation.

— Tu parles trop, dit plus tard tante Anou à Prabha.

— Mais maman, ce que j'ai dit, c'est la vérité !

— Par moments, il vaut mieux se taire que dire la vérité.

— Papa ne me dit jamais de me taire, il me répète toujours : Dis la vérité.

— Oui, oui. (Tante Anou se mit à rire.) Ton père est un saint.

Ma ne riait jamais. Elle était toujours fatiguée, souvent malade. Elle enseignait toute la journée à l'université, rentrait, me faisait réciter mes leçons, puis donnait un cours d'anglais à une dizaine d'enfants du quartier, et enfin, tard le soir, travaillait à son doctorat. Chaque fois qu'elle était malade, tante Madhou l'emmenait en voiture à l'université et la ramenait, pour qu'elle n'ait pas à prendre le bus. Tante Madhou et tante Anou lui apportaient de la soupe et du porridge, s'asseyaient en face d'elle et la regardaient manger. Tante Madhou faisait elle-même la soupe tous les jours, sans se faire aider des domestiques. Je fais pareil pour mes enfants, disait-elle à tante Anou.

Quand je rentrais de l'école, Ma n'était pas là pour m'accueillir ou me donner à manger. Seul réconfort : mon *ayah* m'attendant à l'arrêt de bus, un parapluie à la main pour m'abriter du soleil estival. Je rentrais à la maison avec elle, apaisée à la fois par ses gronderies, ses mains dures et rassurantes qui me massaient avec de l'huile de moutarde, me savonnaient, et l'eau était fraîche au contact de ma peau. *Ayah* s'affairait autour de moi pendant que je déjeunais puis, plus tard, les bruits de vaisselle me parvenaient, rassurants, pendant que je faisais mes devoirs à mon bureau en atten-

dant le retour de Ma. Et à l'heure du dîner, Ma m'installait sur ses genoux, un bras autour de ma taille, sa joue contre la mienne, son souffle léger sur mon visage, et me faisait manger – ses doigts doux et tendres contre mes lèvres.

Le mari de Shantamama, oncle Narayana, travaillait dans les Chemins de fer, si bien qu'ils ne payaient pas leurs voyages. Elle venait parfois avec lui à Delhi, mais la plupart du temps seule. Ses fils, Vikram et Varun, sitôt passée la semaine obligatoire avec nous, se précipitaient chez leur oncle et leurs cousins à Old Delhi pour le reste des vacances. Shantamama passait des heures dans la cuisine à émincer, pétrir, touiller, frire, moudre. Rien n'était plus profondément réconfortant que la voir ranger mon armoire, changer mes draps, recoudre mes boutons, me tricoter des pulls, retoucher mes robes. Rien n'était plus réconfortant que la voir faire la poussière et chasser les toiles d'araignées. Il n'y avait pas de gestes plus vifs, fluides, gracieux, que ceux de Shantamama quand je la suivais d'un bout à l'autre de la maison tandis qu'elle rangeait encore et toujours, passant prestement d'une pièce à l'autre en m'appelant son cœur, son chou, sa chérie. Quand je la suppliais de danser, elle qui avait appris pendant dix ans la danse classique de l'Inde, le *bharatanatyam*, elle drapait son sari comme il convenait, passait ses bracelets de chevilles et s'exécutait. Qu'elle était belle à voir, avec ses hanches souples, ses grands yeux expressifs, ses longs doigts mobiles, tandis que les clochettes de ses bracelets emplissaient la maison de tintements joyeux. Ses mouvements étaient pleins de grâce, les rythmes de son corps, de fougue.

Les passions de Ma suivaient un tout autre cours. Ma mère, si jolie et gracieuse, gentille, bonne, si tendre et sincère, était curieusement incompétente dans le domaine maternel. Son amour était inépuisable, mais il ne se muait pas en gestes maternels intuitifs. J'aurais voulu voir son beau

profil penché au-dessus d'une aiguille et d'un fil. Son visage empreint de concentration tandis qu'elle remuait vivement le curry de poulet, pétrissait la pâte, vérifiait la levée du gâteau dans le four, ramassait les récipients autour d'elle, lavait la table, avec des gestes rapides et pleins d'assurance. Hélas, l'amour de ma mère se manifestait de façon insolite ; le chemin qu'elle suivait traversait un territoire inconnu.

Ma petite, écrivait ma grand-mère, le pouvoir de l'esprit est tel qu'il peut tout faire arriver.

Coup de sonnette à la porte. Maintenant. Ça allait se réaliser maintenant.

Ma ouvrant la porte. Papa, éperdu d'émotion. Je suis revenu auprès de toi, Padma. Ma mémoire s'était enfuie. Pendant des années, j'ai erré, prisonnier de mon esprit. Puis la mémoire m'est revenue. Je viens te retrouver, ma douce. Et cette beauté... est-elle mon enfant ?

Ma propre imagination renâclait sur cette dernière réplique. Car j'étais la banalité incarnée. Mahima aurait parfaitement rempli le rôle – fluette, le teint clair, les joues roses, elle était non seulement belle, mais plus intelligente que quiconque dans notre entourage. Même Prabha, dégingandée et débraillée, aurait fait l'affaire car en plus d'être intelligente, elle était incomparablement claire de peau, et quand elle souriait, son corps tout entier s'illuminait. Gauri n'aurait pas convenu du tout, Gauri toute menue, au teint brun, avec sa tignasse broussailleuse, ses robes trop grandes et ses sandales en plastique. Gauri pouvait encore moins que moi prétendre au rôle de Rêve-devenu-réalité.

Les héros et héroïnes de mes livres, à qui arrivaient des tas d'aventures et qui élucidaient toutes sortes d'énigmes, vivaient toujours à l'étranger. Ces aventures pleines de mystères ne pouvaient arriver à des enfants à la peau brune et aux yeux noirs, dans un pays où poussent des margousiers et des manguiers, où la chaleur et la transpiration sont insup-

portables, où il n'y a pas de jours de pluie mais seulement la mousson, une saison pendant laquelle les cieux se déversent de la façon la plus excessive et les jambons alourdis laissent tomber leurs fruits qui tachent de rouge vif la langue et les dents. Où il n'y a pas de couleurs pâles, roses, jaunes, ou bleus clairs, mais au contraire des rouges flamboyants, des jaunes d'or et des pourpres comme ceux des saris de nos mères. Des aventures pleines de mystères ne pouvaient arriver à des enfants que leurs mères giflent, houspillent à tue-tête, puis étouffent de baisers, et dont les pères portent une *kurta* et un pantalon vague, des enfants habitant des quartiers où des chiens triomphants se ruent en grondant hors des maisons, pris d'une dévorante envie de mordre.

Non. Aventures et mystères ne pouvaient advenir qu'à des enfants blonds aux yeux bleus, dans des pays où poussent des jonquilles et des pâquerettes, où le dîner s'appelle souper, où l'on mange des tartelettes aux fruits confits et du pudding à l'aide de fourchettes et de couteaux, où les mères soupirent *Oui ma chérie* et *Non ma chérie*, où les pères vêtus de vestes en tweed fument la pipe assis dans de grands fauteuils en lisant le journal, et où des chiens intelligents se comportent selon les manières raffinées de leur pedigree. La magie ne pouvait faire ses merveilles que dans leur vie à eux, tandis qu'ils grimpaient dans des arbres d'où ils découvriraient d'autres contrées – des contrées regorgeant de friandises délicieusement exotiques aux noms aussi étranges que *réglisse*.

Pourtant, sans rien avoir d'une héroïne, je m'y connaissais en événements extraordinaires. Prabha et moi avions désormais notre histoire à nous. Avec de l'aventure, du mystère, de la magie. Dont les héroïnes n'étaient autres que nous !

— Prabha et moi, on jouait derrière chez elle, dis-je à Mahima et Gauri.

— Et là, enchaîne Prabha, Bunny et Pawan nous ont

repérées. Ils rigolaient tout bas en s'approchant. (Prabha relève sa manche, lève le bras et gonfle le biceps.) Je leur ai dit comme ça : *Ullu ke patthe*, je vais vous démolir en moins de deux.

Je poursuis à voix basse :

— Ils ont commencé à nous taper dessus. Je suis tombée, j'ai prié, puis il est arrivé et nous a sauvées !

Et de raconter à Mahima et Gauri qu'un homme, grand, gentil, était apparu, avait soulevé de terre Bunny et Pawan et les avait jetés dans le fossé. Sans même les regarder quand ils ont détalé. D'une voix douce, inquiète, il a demandé : Vous avez mal ? Il avait les yeux tellement tristes. Il nous a aidées à nous relever, a vérifié qu'on ne s'était pas fait mal, puis il a dit : Dieu merci !

Prabha m'a alors tapoté le bras. Ça va, Mallika ? J'ai répondu : Ça va, Prabha. Alors l'homme s'est éclairé, son regard s'est empli de chaleur. Il a sorti trois pièces de sa poche et les a posées sur sa paume. Il a fermé la main, puis l'a rouverte. Plus de pièces. Ho, ho, il a dit, et en a sorti une de derrière mon oreille gauche, puis deux de derrière l'oreille droite de Prabha. On en poussait des cris de joie. Tu aimes lire ? il m'a demandé. Ma, Papa et moi, on adore tous les trois les livres, j'ai répondu.

— Menteuse ! lance Mahima.

— Ce n'est pas un mensonge !

— Ton père est mort, tu aurais dû dire qu'il *adorait* les livres, pas qu'il les *adore*.

— Personne ne t'oblige à écouter notre histoire, dit Prabha.

— Il a demandé : Quel genre de livres aimez-vous ? Les livres d'aventures, j'ai dit. Avec des mystères, a dit Prabha. Et de la magie, j'ai dit. Où il arrive des choses qui font peur, a dit Prabha. Mais où ça finit bien, j'ai ajouté. L'homme a dit : J'ai un livre qui raconte l'histoire de deux amis, Kiran et

Abhimanyu. Il y a des aventures, des mystères, de la magie et il arrive des choses qui font peur, mais ça finit bien. J'ai demandé : Comment ça se peut que Kiran et Abhimanyu aient leurs propres aventures ? Il a répondu : Tu n'aimes pas leurs prénoms ? Non, j'ai répondu. Il a dit : Fermez les yeux et comptez jusqu'à cinquante. On s'est mises à compter. On en était à quarante-cinq quand il a dit : Ouvrez les yeux. Il était un peu essoufflé. Il nous a donné un carnet en disant : Ne le montrez à personne. Promis ? On a promis, puis on a ouvert le carnet. Dedans, était écrit : Kiran et Abhimanyu au Pays des arbres qui parlent.

— Alors faites-le voir, ce carnet, dit Mahima.

— L'histoire du magicien, explique Prabha, parle d'une fille, Kiran qui, comme son prénom l'indique, est un rayon de lumière.

— Et d'un garçon qui s'appelle Abhimanyu. Aussi jeune et courageux que l'autre Abhimanyu, celui du *Mahabharata*.

Amis inséparables, dans un pays gorgé de couleurs, où arbres, oiseaux et autres animaux parlent. Où le soleil inonde la terre comme les pluies de mousson. Kiran, joyeuse et intrépide, est la meneuse. Abhimanyu, discret, réservé, n'a pas toujours envie de faire ce que son amie attend de lui. L'histoire est rédigée à l'encre bleue, d'une écriture impeccable. Le carnet est illustré de nombreux dessins, à l'encre aussi bien qu'aux crayons de couleur. Certaines illustrations occupent une page entière ; d'autres dessins sont en plein milieu du récit, petits, nets, si bien qu'au lieu de lire le nom d'un oiseau ou d'un autre animal, on en voit l'image. La flore et la faune de ce pays magique ne ressemblent pas du tout à celles de notre monde.

— Et toutes les créatures ont un pouvoir magique que Kiran et Abhimanyu découvrent au fil de leurs aventures ! conclut-on en chœur, Prabha et moi.

Kiran et Abhimanyu disent ouille et oh là là, mangent des *gulabjamun*, des *peda*, cueillent des mangues et des jambons. Ils ne disent jamais qu'ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre, mais c'est évident, même quand ils se disputent, comme souvent au beau milieu de leurs aventures magiques. C'est Kiran qui prend les initiatives, et Abhimanyu la suit. Abhimanyu n'a rien d'un froussard – loin de là. Simplement, il est prudent et peu enclin aux impulsions, alors que Kiran ignore la prudence. Mais elle est courageuse, généreuse, toujours prête à rire, et pardonne beaucoup plus facilement à Abhimanyu à la suite de leurs nombreuses prises de bec que lui n'est disposé à le faire. Rien de tout cela n'est dit explicitement. Mais les connaissant, Prabha et moi savons que c'est ainsi. Quelle histoire, tendre, intense ! Toutes ces aventures magiques, c'est Kiran qui les déclenche, Kiran l'impulsive, l'intrépide, et son amour absolu de la vie. Et en définitive, sous ses dehors discrets, Abhimanyu est toujours partant.

— Tout ça c'est des mensonges, dit Mahima. Où il est, ce carnet ? Rien que des mensonges.

Hors du monde merveilleux de notre magicien, toujours les mêmes rengaines.

Tandis que Prabha, Mahima, Gauri et moi, jouions à la marelle dans la cour, des mots fusaient et tournoyaient autour de nous.

— Mais enfin, regardez comme s'habille la mère de Mallika, comme une femme mariée... avec un *bindi** au front, et un *mangalsutra* au poignet, et des saris de couleurs vives ! disait la grand-mère de Prabha à tante Madhou.

— Padma fait ça pour se protéger, Mataji, répondait tante

* Les termes en italique ainsi que la plupart des références de civilisation sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

Madhou. Pour que personne ne cherche à l'approcher.

Ce devait être la sixième fois que cette conversation se répétait, signe que la grand-mère était d'humeur enjouée et expansive.

— *Ram, Ram.* Quelle triste vie elle a ! Tout ça après un mariage d'amour, en plus. (Puis, se tournant vers tante Anou :) Mais dis-moi, où en est mon thé ?

Tante Anou souriait et passait à la cuisine.

— Moi je n'y crois pas à toutes ces histoires d'amour-toujours, disait tante Madhou. Regardez les Occidentaux, de l'amour, de l'amour et l'instant d'après, le divorce.

Tante Anou reparaisait avec un verre de thé.

— *Arré,* déjà ? s'étonnait sa belle-mère. Tu espères peut-être me faire boire du thé réchauffé ?

— Je viens de le faire, Mataji, j'avais laissé l'eau sur le feu.

— Hé, Anou, moi aussi je veux du thé, lançait Kamala, la sœur du père de Prabha, qui vivait aussi sous leur toit.

— Tiens, petite, prends le mien, prends le mien. (Mataji se tournait alors vers sa bru.) Anouradha, ça ne t'aurait pas fait grand mal de préparer un peu plus de thé.

— Mais j'en ai préparé plus, Mataji, je vais le chercher.

— *Atcha.* Avant de t'en aller, passe-moi un peu d'huile dans les cheveux... et dans le dos, aussi, ça fait des jours et des jours que j'ai mal, il faut bien supporter, l'âge est un fléau... Aïe, écarte mes cheveux un peu plus doucement, ma bru. Professeur d'histoire... Padma vient d'une bonne famille, elle a de l'instruction, pourquoi est-ce qu'elle n'a pas épousé un homme qui ait un vrai travail ?

— Je vous l'ai déjà dit, Mataji, répondait tante Anou. Le mari de Padma avait passé les concours administratifs alors qu'il était chargé de cours à l'université.

— Masse à gauche. Ah, là, voilà. *Hai Ram,* quel fardeau pour les épaules si frêles de Padma ! Ah, très bien, ma bru, pour quelqu'un d'aussi menu, tu as de la force dans les

mains, aah voilà... oui. Mais dis-moi, la famille du mari fait comme les parents de Padma, ils ne lui parlent toujours pas, ils ne viennent toujours pas voir leur petite-fille ?

— Ils sont encore en colère. Des deux côtés, les parents étaient contre ce mariage.

— *Ram, Ram.* Une telle colère, ce n'est pas normal. Sur tout une fois qu'un enfant est né. Il a laissé quelque chose pour la petite ? De l'argent... des biens ?

— Je n'en sais rien, Mataji.

— Ah, très bien, là, un peu plus haut, sur l'épaule, ah, làà. Tu as vu les jupons de Padma ? Tous bordés de dentelle, des fois je les vois quand elle marche, si le jupon est blanc, la dentelle est blanche, s'il est rose, la dentelle est rose.

— Mataji, c'est Shanta, la sœur de Padma, qui lui fait tous ses jupons, disait tante Madhou. Et qui fait toutes les robes de Mallika.

— Elle est douée, cette Shanta. Tu devrais en prendre de la graine, ma bru. Plus à droite, plus à droite, voilà. Et elles sont jolies, ces robes. Pourtant, rien ne lui va, à cette petite. Plus haut, Anouradha, plus haut, là, là. Elle n'a pas la douceur de caractère de sa mère, tout ce qu'elle a hérité d'elle c'est sa peau foncée.

— C'est une enfant éveillée, Mataji. Sage, et gentille, disait tante Anou.

— Quel homme se soucie de ça ?

Familiers, ces échanges, et familière leur mélodie. Pas vraiment des histoires, pas de sombres et suaves récits de malheurs. Pas d'extase frémissante ni de douleur convulsive, de nostalgie profonde ou de désir désespéré, de colère terrible ou de chagrin insoutenable, pas d'amour dévastateur ni de haine brûlante.